

MUSIQUE

Barbapartoché, des partitions pour musiciens en herbe

Alors que les académies restent portes closes, voici un bon plan pour les jeunes musiciens qui souhaiteraient varier des gammes ou de leurs traditionnelles méthodes. Yves Barbieux (Les Déménageurs, Adeline Plume, Léon Accordéon) lance Barbapartoché.com, un site de vente en ligne de partitions. Adaptées tant aux jeunes musiciens qu'à leurs parents ou aux professeurs de musique, ces partitions sont à télécharger en PDF à un prix démocratique (entre 2 et 3 euros). Au programme : « Bonjour tout va bien », « Un doigt pas gentil », « Bonne humeur »... le tout pour différents niveaux et dans différentes versions (pour instrument, voix...). G.MY

MÉDIAS

Musiq3 lance sa première webradio

Pour célébrer les 250 ans de la naissance de Beethoven, Musiq3 lance « Beethoven 250 », sa première webradio. L'intégralité de l'œuvre du grand maître y est diffusée 24h sur 24, dans l'ordre chronologique des opus, ce qui représente un total de 65 heures de musique.

Une manière d'appréhender l'œuvre de Beethoven dans sa globalité, des grandes symphonies aux quatuors à cordes, en passant par des pièces méconnues, le tout dans des versions sélectionnées et présentées par l'équipe de Musiq3. G.MY

<http://www.rtf.be/radio/liveradio/beethoven>

CORONAVIRUS

Décès de Dave Greenfield, claviériste



Dave Greenfield (à droite), sur la pochette de l'album « Black and Withe » des Stranglers.

© D.R.

des Stranglers

Dave Greenfield est mort dimanche à l'âge de 73 ans après avoir contracté le Covid-19 lors d'un séjour prolongé à l'hôpital pour des problèmes cardiaques. Claviériste des Stranglers, il est l'auteur de leur plus grand succès, *Golden Brown*, une chanson sur l'héroïne, qui est devenue numéro deux du hit-parade britannique des singles en 1982. S'il n'était pas membre fondateur des Stranglers, Dave Greenfield, originaire de Brighton, les avait rejoint en 1975, l'année de la création du groupe.

Le bassiste des Stranglers, Jean-Jacques Burnel, a rendu hommage à Greenfield en déclarant : « Le soir du dimanche 3 mai, mon grand ami et collègue depuis 45 ans, le génie musical qu'était Dave Greenfield, est décédé comme l'une des victimes de la grande pandémie de 2020 ».

Groupe iconique de la période post-punk, The Stran-

ARTS DE LA SCÈNE

Parité : la crise n'a pas les revendications des f

Alors même que l'épidémie semble aggraver les inégalités entre hommes et femmes, la parité passe au second plan devant l'urgence de la crise sanitaire. Pourtant, dans les arts de la scène notamment, une série de changements laisse espérer un après plus égalitaire.



CATHERINE MAKEREEL

Les astres semblaient enfin s'aligner pour faire bouger les lignes de la parité dans les arts de la scène. Portées par des polémiques diverses, les discriminations dans la culture faisaient les gros titres. La nouvelle ministre de la Culture, Bénédicte Linard (Ecolo), se montrait très sensible à la question et un rendez-vous était même fixé au 18 mars entre cette dernière et le groupe F(s), collectif rassemblant jusqu'à 1.700 femmes artistes et organisé en différents groupes de réflexion : actions à mener, mesures politiques à prôner, chiffres à récolter, dérives dans les écoles d'art à dénoncer, etc. Le rendez-vous devait poser les bases sur lesquelles la ministre aurait fourbi les pistes d'une gestion plus paritaire de la scène belge francophone mais aussi, le combat de F(s) faisant tache d'huile, de la musique ou du cinéma.

Des airs de rétropédalage

Mais cela, c'était avant. Avant le big bang. Le grand chambardement mondial. Certains, dans des démonstrations de virilité surréaliste, suggéraient même que nous entrions « en guerre ! » La seule urgence désormais serait sanitaire. Se pencher sur les discriminations et,

entre autres, le déséquilibre des genres ? C'est bien gentil mais on a une crise à gérer, alors circulez ! Balayées toutes ces questions d'égalité des sexes alors que, dans le même temps, l'épidémie aggravait les inégalités : les femmes étaient les premières à se battre en première ligne dans des métiers pourtant sous-rémunérés (infirmières, caissières, aides aux personnes âgées). Dans la sphère privée aussi, tandis que la situation économique et sociale des femmes était déjà plus précaire avant le Covid-19, leur sort s'est encore envenimé, en particulier pour les mères célibataires. Enfin, le peu de femmes retenu dans le groupe d'experts en charge du déconfinement achevait de donner à cette crise du coronavirus de sérieux airs de rétropédalage.

Pourtant, à l'heure de repenser comment rebooter notre système, une fois l'épidémie vaincue, l'occasion est unique de reconstruire une société plus égalitaire. Alors que des femmes sont aujourd'hui à certains postes clés – une Première ministre et une ministre de la Culture –, n'est-ce pas le moment de réfléchir aux mécanismes qui excluent largement les femmes des positions de pouvoir ? Et, pour revenir au cas plus précis des arts de la scène, n'est-ce pas le moment de réfléchir à la dimension genrée des décisions artistiques et administratives,

alors même qu'une flopée d'institutions théâtrales est en passe de changer de direction ? Théâtre de Namur, Rideau de Bruxelles, Théâtre Varia, Jean Vilar, Balsamine, Atelier 210 : ce grand renouvellement ne peut passer sous silence le fait que, selon les chiffres de 2018, les directions féminines des théâtres francophones ont une subvention moyenne deux fois plus petite que leurs homologues masculins.

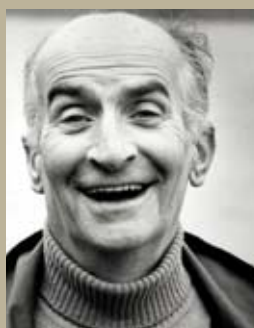
Débusquer les invisibilisations et les minimisations

Quotas, alternance sexuée : nous avons exploré les pistes de réformes avec Virginie Jortay, ancienne directrice de l'École supérieure des arts du cirque (Esac) à Bruxelles et aujourd'hui directrice des études et de l'insertion professionnelle au Centre national des arts du cirque (Cnac) en France. « Notre rôle, plus que jamais, est de débusquer les invisibilisations et les minimisations, entre autres mécanismes, même s'ils sont inconscients », souligne celle qui est aussi membre au sein de F(s), du groupe de réflexion sur les pistes à suggérer au ministère de la Culture. C'est dans ce cadre que Virginie Jortay avait déjà entrepris, avec ses camarades, de sensibiliser l'ancienne ministre Alda Gréoli. Parmi les mesures proposées, on trouve notamment la limi-



carte blanche
Sébastien Bonin
présente une expo
collective sur
papier

cinéma
Louis de Funès
en interview
exclusive



scènes
les circassiens
confinés
cultivent force
et souplesse



étouffé femmes



En 2018 déjà, près de 200 femmes avaient manifesté en brandissant les chiffres éloquentes du peu de place accordée aux femmes dans les métiers de la culture.

© BRUNO DALIMONTE.

tation des directions à deux mandats ou encore l'alternance sexuée dans les désignations, c'est-à-dire que, si un homme a dirigé une institution pendant deux mandats, ce serait systématiquement une femme qui lui succéderait et inversement. « Nous proposons aussi un état des lieux de chaque institution. Il ne s'agit pas juste de compter les hommes et les femmes dans une institution mais quels sont les salaires ou les temps partiels. Certaines institutions estiment avoir assez de femmes mais il faut voir à quel poste et à quel salaire. Nous suggérons aussi un « gender-equality plan », autrement dit une feuille de route pour que, à mi-parcours d'un contrat-programme, chaque établissement mette en place des processus pour corriger d'éventuelles disparités constatées par rapport à un temps zéro. »

« Systémique »

Quant à la question des quotas, F(s) défend mais dans un format souple. « Auprès d'Alda Gréoli, nous avons demandé une répartition 40-60 (dans un sens ou dans l'autre) dans la programmation mais sur trois ans. Le fait de l'envisager sur trois ans permet de corriger le tir à la mi-temps. Ainsi, un théâtre ne doit pas composer sa saison sur des questions genrées mais peut réorienter en cours de route pour atteindre ses objectifs. Par contre, nous avons demandé que pour tout ce qui touche aux bourses, aux prix, et à la représentativité de la Fédération Wallonie-Bruxelles à l'étranger, on soit strictement à 50-50. Regardez la Biennale de Venise, on alterne bien entre artistes flamands et francophones. Pourquoi on n'y enverrait pas aussi, une fois sur deux, une femme ? Alda Gréoli nous avait parlé de bourses d'encouragement à l'écriture mais c'est des cacahuètes ! C'est même insultant. Les femmes sont

Paroles de directrices sur le départ

Un grand renouvellement s'annonce à la tête des théâtres de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Théâtre de Namur, Rideau de Bruxelles, Théâtre Varia, Jean Vilar,

Balsamine, Atelier 210 : parmi ces changements de direction, quatre femmes tirent leur révérence. Voici leur point de vue sur la question féminine.

Isabelle Jonniaux, Atelier 210

« J'ai toujours cherché à avoir un équilibre entre hommes et femmes mais ça doit se faire en amont. Dès le début, il faut s'intéresser à des projets moins visibles, des plus petites équipes, d'autres sensibilités artistiques. En tout cas, dans les projets qui nous arrivent, il y a largement de quoi équilibrer. Il y a autant de bons projets qui viennent des hommes que des femmes. Au 210, cette question de la parité fait partie de notre contrat moral mais je crois que, d'une manière générale, il faudrait l'imposer.

Quand on programme, on le fait selon son genre et sa culture, avec sa propre subjectivité. C'est donc important de mettre des garde-fous pour ne pas se retrouver avec une seule et même sensibilité aux commandes partout. Si l'équilibre se faisait naturellement, ça se saurait. Il faut aussi changer les modes de fonctionnement. Au 210, nous nous sommes réorganisés de manière horizontale. Bien sûr, la question de la représentativité des femmes est importante mais si on place une femme dans une hiérarchie dominante, on reproduit un modèle. »



Cécile Van Snick, Jean Vilar

« Je ne m'oblige pas à programmer des femmes. C'est délicat : parfois, vous avez un metteur en scène sur un projet très féminin. Je me demande avant tout si le projet m'enthousiasme. Cela étant, nous avons suivi plusieurs femmes sur la durée : Geneviève Damas, Virginie Thirion, Dominique Seron, Christine Delmotte. Bien sûr, le groupe F(s) a raison de se faire entendre mais je n'ai pas l'impression de vivre les mêmes difficultés. Je suis d'une autre génération. Moi aussi, j'ai subi la misogynie mais à une époque où tout le monde trouvait ça

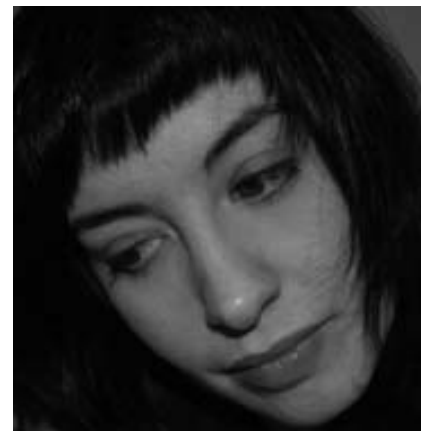


normal. » Etre une femme a-t-il influencé sa manière de travailler ? « Je n'aime pas imposer les choses, ni jouer la confrontation ou le pouvoir mais je ne sais pas si c'est ma personnalité ou le fait d'être une femme.

Qu'est ce qui fait que les gens aiment le pouvoir ? Une sorte de jouissance narcissique sans doute. Nous, les femmes, on fait juste le boulot parce qu'il faut le faire. »

Monica Gomès, Balsamine

« Toute femme dans le milieu artistique vit ce système patriarcal et ne peut donc qu'être solidaire du groupe F(s), » déclare sans ambages celle qui reconnaît qu'être une femme influence sa manière de travailler, soulignant une écoute et plus d'horizontalité dans la manière de gérer une équipe ou des réunions. « Il y a



des automatismes aussi : on encourage le télétravail si les enfants d'un employé sont malades. (NDLR : cette démarche mentionnée avant le confinement prend une autre dimension depuis que le télétravail s'est généralisé). On fait attention à ne pas mettre des réunions en fin de journée. Du coup, l'enthousiasme perdure dans l'équipe parce que chacun a envie de se donner davantage. Et puis, dans les réunions avec les artistes, on n'est pas dans des rapports de séduction, c'est direct et simple. » Quant à la programmation, Monica Gomès n'a pas besoin de s'imposer des quotas féminins. « J'ai toujours reçu beaucoup de projets portés par des femmes. Je ne comprends pas quand j'entends des hommes dire qu'ils n'en reçoivent pas beaucoup. Peut-être que le fait que je sois une femme fait que les femmes s'autorisent plus à m'envoyer leur projet. En tout cas, il y a une telle soif de créer chez les femmes qu'il en découle une grande vivacité. C'est souvent très novateur, avec des projets qui nous emmènent ailleurs et ça fait du bien. »

Sylvie Somen, Théâtre Varia



« J'en ai traversé des mouvements féministes depuis les années 70. Ce que je regrette aujourd'hui, c'est qu'on personnalise. Tout devient tribunal médiatique. Tout s'accroche au fait divers alors que ce sont des faits de société. Dans les luttes auxquelles j'ai participé, on n'épinglait pas un homme mais des abus. Quant à la question des quotas, j'ai du mal avec les choses imposées. Ça individualise, ça me renvoie au déterminisme sexuel de dire : il faut choisir une femme. Je n'aime pas ce qui divise. Moi, si on me disait, je te prends parce que tu es une femme, je refuserais. Par contre, pourquoi ne pas mettre un homme et une femme à la direction ? Et puis, comment fait-on le calcul quand on est face à une parole féminine mais portée par des hommes ? C'est difficile de définir si un spectacle est masculin ou féminin. A ce propos, il faut interroger les toutes jeunes générations, qui sont déjà passées à autre chose, quelque chose d'asexué. S'échapper de la mêlée, c'est inventer le troisième genre. » C.M.A.

déjà là. Le problème, c'est qu'on ne leur donne pas l'espace. C'est systémique. »

Installer une vigilance

Bien sûr, reste à savoir comment compter, comment labelliser un projet féminin ou masculin, sur quels critères. « Plus que des normes à imposer, il faut installer une vigilance. Et surtout, nous avons besoin d'un vrai plan stratégique, une sorte de plan Marshall de la parité en prenant la question par tous les bouts : la culture, l'éducation, l'emploi. C'est pour cela que nous demandons aussi une relation inter-cabinet (culture, enseignement, audio-visuel, emploi) pour réfléchir à comment coordonner les politiques en faveur de l'égalité des genres. En Suède par exemple, il y un « gender-equality plan » au niveau national, qui s'applique autant à l'école maternelle que dans l'enseignement supérieur, dans les théâtres comme au niveau de l'emploi. Ça veut dire que tout le monde est conscientisé depuis son plus jeune âge. Pour corriger le tir, il faut plus que de la bonne volonté. Il faut l'accord des cabinets sur des politiques communes pour avoir une vraie politique de genre. » Avec la crise actuelle, les collaborations inter-cabinet (et même intercommunales) sont devenues centrales, pourquoi ne pas en faire bénéficier la thématique de la parité ?

Inscrit dans un mouvement global, F(s) témoigne d'une dynamique d'« empowerment » féminin qui semble là pour durer. « Grâce à F(s), beaucoup de femmes se rendent compte qu'elles ne sont pas seules et ça, c'est déjà énorme. Elles se disent aussi : "je peux le faire". Beaucoup ont postulé ou vont postuler dans les conseils d'administration, les nouvelles directions, les commissions d'avis ou d'aide aux projets. La force de F(s), c'est de dire : nous travaillons et nous veillons. Et si on n'arrive pas à un renversement significatif, il ne restera plus qu'à se lever et partir. »

La deuxième scène

Un observatoire des données hommes-femmes devrait être créé



On sent qu'il y a une vraie volonté de s'y mettre de la part des pouvoirs publics

Elsa Poisot, coordinatrice de la Deuxième scène



C.M.A.

Si les femmes s'organisent, se mobilisent, et se font entendre jusqu'au niveau politique, elles se heurtent toujours à un obstacle de taille : le manque de chiffres ! Pour mesurer le retard sur notre territoire, il suffit de jeter un œil sur nos voisins. En France, le premier état des lieux date de 2006, avec le rapport Reine Prat, lequel fut accompagné de la création des associations HF pour agir en faveur de l'égalité réelle entre les femmes et les hommes dans la culture.

En Belgique, ce n'est qu'en 2018 que, sous l'impulsion de Bérénice Masset et Elsa Poisot, s'est mis en place « La deuxième scène », projet qui pilote notamment un état des lieux des inégalités de droits et de pratiques entre les hommes et les femmes dans le domaine du cirque, de la danse et du théâtre, en partenariat avec l'Université de Liège, la Chaufferie-Acte 1 et la Bellone.

Des données difficiles à trouver

Subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Région wallonne et la Cocof, le projet vise à établir des statistiques tant au niveau des écoles d'art que des contrats-programmes, de l'emploi ou encore des instances d'avis. Dans un deuxième temps, il est aussi prévu (sous réserve d'octroi des subventions) d'élargir l'étude aux conventions pluri-annuelles, aux aides à la création, aux bourses, aux instances de consécration (les prix) ou aux médias. Si la machine à rassembler des chiffres

est bel et bien passée à la vitesse supérieure, les pilotes témoignent de freins dans cette récolte. « Il faut parfois compter jusqu'à quatre semaines pour recevoir les données, témoigne Charles Grandry, de la Faculté des sciences Sociales de l'Université de Liège. Et certaines institutions ne nous ont même jamais répondu. » Rien à voir avec le Covid-19 puisque ce travail de récolte a été mené avant la crise. En réalité, la plupart du temps, les données demandées n'existent pas ou seulement de manière parcellaire.

Une véritable veille statistique

« S'il y avait une vraie pratique, une vraie tradition dans la compilation de ces données, nous irions plus vite, » souligne Elsa Poisot, coordinatrice de la Deuxième scène, dont les premiers résultats seront communiqués lors de la prochaine conférence Pouvoirs et Dérives, dont la date dépend désormais du déconfinement. « On sent qu'il y a une vraie volonté de s'y mettre, de la part des pouvoirs publics, et nous bénéficions du soutien d'un comité d'accompagnement piloté par la Direction de l'égalité des chances. Mon inquiétude, cependant, est de savoir si ce travail sera pérennisé. La Belgique devrait se créer une véritable veille statistique, comme en France où il existe par exemple un observatoire spécifique sur l'égalité hommes-femmes dans la culture et la communication. En Belgique, il faut que cela s'inscrive dans les mœurs, dans les pratiques et dans les règles et obligations du secteur. »